

HISTOIRE

Le mensonge fondateur de l'État-nation turc

Dans un livre capital, l'historien Raymond Kévorkian documente le rôle joué par la Turquie dans l'élimination des rescapés arméniens et grecs du génocide de 1915-1916.

*Par Jean-François Colosimo**



Massacre. Entre 1915 et 1916, le génocide arménien orchestré par le pouvoir turc en place a coûté la vie à 1 500 000 personnes.

Il est des historiens solitaires qui, en un seul livre, abattent un mensonge qui valait credo universel. En dévoilant la réalité d'un crime totalitaire jusque-là absous par une poignée de faussaires pervers et une foulditude d'idiots utiles, ils provoquent un appel dès lors irrépensible à rétablir la vérité. Il en est allé ainsi pour François Furet et la Terreur jacobine, Simon Leys et la Révolution culturelle maoïste, Serge Klarsfeld et la collaboration de Vichy à la Shoah. Il en ira ainsi désormais pour Raymond Kévorkian et la fondation génocidaire de la Turquie par Mustafa Kemal.

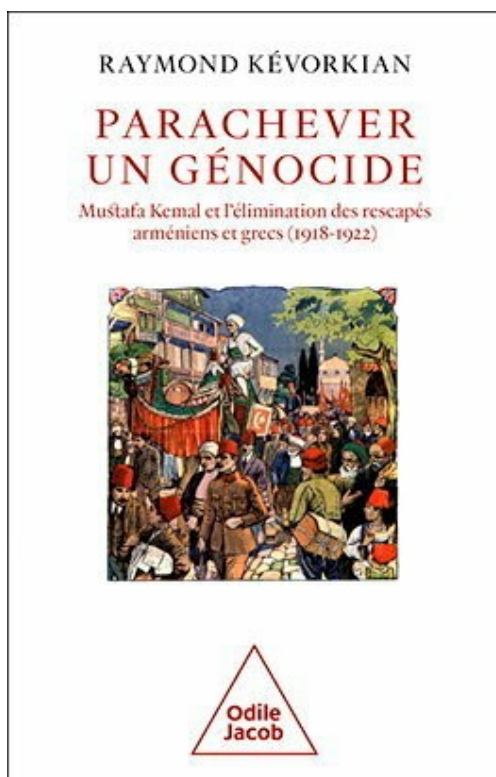
En 400 pages accomplissant trente années de recherche, son maître ouvrage prouve définitivement comment, entre 1918 et 1922, le futur Atatürk a achevé l'éradication des Arméniens d'Asie Mineure, amorcée en 1915-1916 par les Jeunes-Turcs du comité Union et Progrès. C'est l'ultime fiction du XXe siècle, de l'ère des exterminations de masse inaugurée par cet abyssal carnage, qui s'écroule sous nos yeux enfin dessillés.

Il aura fallu des décennies de combat pour que soit ébréché le négationnisme d'État qui, sacralisé à Ankara, a longtemps profité à Paris de la connivence des milieux dirigeants et des cercles savants. On a fini par reconnaître que 1 500 000 Arméniens avaient été éliminés de manière planifiée lors de la

Grande Guerre par une junte nationaliste née de la décomposition de l'Empire ottoman. Mais on a continué à soutenir que la République turque, apparue à sa suite, était exempte de ce fleuve de sang baptismal. Et on a ainsi perpétué la mythification de son créateur au nom du prétendu « progressisme » dont il aurait été une incarnation.

Reconstitution minutieuse. Kemal Atatürk, le « père des Turcs », ne combattait-il pas héroïquement sur le front des Dardanelles, loin de la Sublime Porte où ces horreurs avaient été décrétées par le diabolique vizir Talaat Pacha, loin des camps de l'Euphrate où elles furent commises par des soldats anatoliens endoctrinés, des supplétifs kurdes achetés, des populations musulmanes fanatisées ? N'avait-il pas pris ses distances avec cette mouvance radicale dont il n'avait été qu'un membre accessoire avant qu'elle ne devienne meurtrière ? N'avait-il pas promu l'eupréanisation, la modernisation et la laïcisation de l'une des rares nations de l'Islam à avoir délibérément choisi l'Occident ?

Faux, tout faux. C'était nier l'essentiel pour effacer hier et exonérer aujourd'hui. La démonstration que fait Kévorkian est magistrale parce que minutieuse, au sens où un dossier d'instruction offre un relevé complet et objectif des pièces à conviction. L'exploit est d'autant plus notable que l'auteur a dû patiemment reconstituer cette documentation à partir des archives du patriarcat arménien de Constantinople et du Foreign Office, les sources officielles étant interdites à qui ne fait pas profession de révisionnisme.



« Parachever un génocide – Mustafa Kemal et l'élimination des rescapés arméniens et grecs (1918-1922) », par Raymond Kévorkian (Éditions Odile Jacob, 416 p., 30 €).

Ce labeur titanique aboutit à une somme cartographique et statistique aussi sidérante qu'accablante. Lieu après lieu, jour après jour, on suit, effaré, le cours des traques, des massacres, des assassinats, des viols, des raptés et des spoliations qui font l'ordinaire de cette purification ethnique menée avec constance et méthode pendant les quatre années qui ont séparé la victoire pacificatrice, en apparence, des Alliés et le traité conciliateur, tout aussi illusoire, de Lausanne.

Surtout, si l'historien fait d'abord œuvre de science, il sait aussi ressusciter ces vies et destinées brutalement anéanties, laissées sans sépulture, hantant l'immense ossuaire souterrain que constitue la Turquie actuelle. De même qu'il redonne nom, visage et voix aux enfants survivants, garçons en bas âge, filles à peine nubiles, volés, molestés, abusés, turquisés et islamisés avant d'être vendus et revendus comme esclaves.

Grecs et Syriques, victimes solidaires. L'une des forces de cette fresque terrible est d'inclure les victimes solidaires de ce génocide recommencé que

terribles et à inciter les victimes connues de ce génocide reconnues que furent les Grecs et les Syriques. Eux aussi étaient ethniquement « étrangers », religieusement « infidèles », et devaient être supprimés. Preuve que, dès le début, le panturquisme et le panislamisme sont allés de pair. Une autre de ses forces est d'intégrer le second théâtre de ce redoublement génocidaire que fut le Caucase. Preuve que, dès le départ, l'alliance entre la Turquie et l'Azerbaïdjan a visé l'éradication de toute présence « allogène » gênant leur unification territoriale. Mais sa force fondamentale est de démasquer en Mustafa Kemal le concepteur, l'orchestrateur et le bénéficiaire du « parachèvement » de 1918-1922.

La fable d'une punition des chefs du comité Union et Progrès ainsi que d'une prohibition de leurs partisans, qu'ont entretenue lâchement ou cyniquement les puissances européennes, vole ici en éclats. De même que la légende d'une division idéologique au sein du mouvement nationaliste turc. C'est en recyclant les unionistes, en rééditant leur ethnicisme, en réarmant leurs exécuteurs, en reproduisant leur théorie et leur entreprise mortifère que Kemal a assuré sa prise de pouvoir dictatoriale. Non seulement par opportunité mais également par conviction, s'en servant comme d'un incubateur pour forger son propre « national-socialisme », mixte despotique de racisme et de confessionnalisme.

La fabrique d'une identité imaginaire. Parmi les attestations que rapporte Raymond Kévorkian de cette fabrique à tombeau ouvert d'une identité imaginaire figure Halide Edip Adivar. Sous le commandement militaire de Kemal, cette directrice d'orphelinat aura affamé et martyrisé les enfants issus des minorités décimées refusant l'ordre nouveau. Sous le gouvernement politique d'Atatürk, cette « résistante » aura été érigée en symbole de la « réforme féministe ». Sa glorification devrait interroger les quelques thuriféraires obstinés que compte encore la néoturcité.

Plongeons plutôt dans son tréfonds. Le goulag et Auschwitz fonctionnaient sur la haine de classe ou de race mais, dans le délire utilitariste et techniciste de leurs inventeurs, la logique d'extinction incluait l'exploitation économique. Le « parachèvement » que décrit Kévorkian participe de la même croyance cannibale et de la même mécanique vampirique. Ces Arméniens, ces Grecs, ces Syriques, qui sont exécrés en raison de leur réelle « distinctivité », doivent être dévorés pour que soit captée leur supposée supériorité. Dans le même temps, la Turquie en gestation assimile matériellement la richesse des ascendants immolés et, démographiquement, la ressource des descendants lobotomisés.

Silence des nations. La vérité qui surgit de ce maître livre est que Kemal fut le contemporain de Mussolini, Hitler et Staline, ne se voulant pas moins le demiurge d'un homme nouveau bâti sur les charniers de l'altérité. De cette construction d'un sujet unique, turc sunnite, la République centenaire n'est jamais sortie. Erdogan n'a fait que permuter la proportion de nationalisme et d'islamisme. Mais la transformation qu'il a opérée, avec son allié Aliyev, du Haut-Karabakh arménien en un camp de concentration à ciel ouvert atteste que le « parachèvement » n'est pas fini. Et qu'une fois de plus les bourreaux agissent dans le silence des nations.

En grand mémorialiste qu'il est, Raymond Kévorkian s'abstient de commenter l'actualité. Il laisse le lecteur tirer la leçon. Elle survient naturellement et se révèle inexorable. *L'oubli* des crimes du passé permet leur répétition dans le présent. L'impunité que nous avons accordée au parachèvement machiavélique de 1918-1922 signe notre culpabilité quant au déchaînement maléfique de 2020-2023 et à son possible dénouement tragique demain. La Turquie préparée et absolutisée par Kemal, poursuivie et aboutie par Erdogan, garde pour péché originel sa représentation totalitaire d'elle-même. Il est urgent pour les Arméniens et pour nous, mais aussi pour les Turcs eux-mêmes, que la Turquie, rompant avec sa pratique schizoïde et paranoïde de l'épuration, entame sa propre purification. Qui l'y contraindra ? ■

